

**Renata Bizek-Tatara**

<http://orcid.org/0000-0003-0093-8800>

Université Marie-Curie-Sklodowska, Lublin

[renata.bizek-tatara@mail.umcs.pl](mailto:renata.bizek-tatara@mail.umcs.pl)

**Małgorzata Wrześniak**

<http://orcid.org/0000-0001-7781-2179>

Université Cardinal Stefan Wyszyński, Varsovie

[m.wrzesniak@uksw.edu.pl](mailto:m.wrzesniak@uksw.edu.pl)

DOI: 10.35765/pk.2024.4401.32

## Le motif de la plique polonaise dans « Les enfants verts » d'Olga Tokarczuk

### RÉSUMÉ

L'article porte sur le motif de la plique polonaise et ses fonctions – mimétique, diégétique et idéologique – dans le conte « Les enfants verts » d'Olga Tokarczuk. Sa figuration est conforme au savoir sur ce phénomène qu'on avait au XVII<sup>e</sup> siècle : pour les uns, il était dû au manque d'hygiène ; pour les autres, c'était une maladie causée par des forces insolites. Liée aux enfants verts venus d'un ailleurs inconnu et dotée de pouvoirs magiques, la plique fait glisser le récit historique vers le merveilleux et le fantastique, en créant une nouvelle forme littéraire: une histoire bizarroïde. L'écrivaine s'en sert aussi pour parler de l'altérité et de sa conception écocentrique du monde.

**MOTS CLÉS:** Tokarczuk, la plique polonaise, les enfants verts, l'altérité, l'hétérotopie, la nature, le bizarre

### STRESZCZENIE

Motyw kołtuna polskiego w *Zielonych dzieciach* Olgi Tokarczuk

Niniejszy artykuł koncentruje się na motywie kołtuna polskiego i jego funkcjach – mimetycznej, diegetycznej i ideologicznej – w opowiadaniu *Zielone dzieci* Olgi Tokarczuk. Jego przedstawienie w tekście jest zgodne z wiedzą o tym zjawisku w XVII w.: dla jednych był on skutkiem braku higieny, dla innych chorobą wywołaną przez siły nadprzyrodzone. Powiązany z zielonymi dziećmi z nieznannej krainy i obdarzony magicznymi mocami, kieruje narracją historyczną w stronę cudowności i fantastyki, tworząc nową formę literacką – opowiadanie bizardne. Pisarka wykorzystuje motyw także do rozważań na temat inności i swojej ekocentrycznej koncepcji świata.

**KEYWORDS:** Tokarczuk, kołtun polski, zielone dzieci, inność, heterotopia, przyroda, dziwność

**Suggested citation:** Bizek-Tatara, R., Wrześniak, M. (2024). Le motif de la plique polonaise dans « Les enfants verts » d'Olga Tokarczuk. © ⓘ *Perspectives on Culture*, 1(44), s. 479-492. DOI: 10.35765/pk.2024.4401.32

Nadesłano: 2023.07.19

Zaakceptowano: 2024.01.31

Dans le recueil d'essais *Le Moment de l'ours*, Olga Tokarczuk, lauréate polonaise du prix Nobel de littérature 2018, connue de ses *dreadlocks* obstinées, écrit :

Mes dreadlocks suscitent beaucoup de sympathie ici [aux Pays Bas], surtout chez les noirs. De temps en temps quelqu'un m'aborde avec un sourire et me demande si je n'ai pas un mari africain. J'explique en souriant que les dreadlocks ne sont pas une invention des Rastamans et des Africains. Et je me réfère au terme *kołtun polski*, décrit en détail dans les récits de voyageurs visitant notre pays au XVII<sup>e</sup> siècle. La plique était si courante à cette époque qu'elle était désignée partout en Europe par le nom latin *plica polonica* et associée à la Pologne. D'une certaine manière, nous pouvons être fiers d'avoir introduit ce type de coiffure en Europe. *Plica polonica* devrait être ajoutée à la liste de nos inventions, à côté du naphte, des pierogi et de la vodka (2012, p. 69).

Ce passage explique bien les motifs qui ont poussé Tokarczuk à consacrer l'un de ses textes à la plique. L'auteure attribue l'invention des dreadlocks aux Polonais et, contrairement *aux médecins d'antan, éminents spécialistes de la plique*<sup>1</sup>, ne considère pas celle-ci comme un « fléau national », voire « une maladie »<sup>2</sup>, mais comme une particularité locale, ignorée ou oubliée par les contemporains. Pour leur rappeler les origines du phénomène et les croyances qui y étaient associées au XVII<sup>e</sup> siècle en Pologne, c'est-à-dire

1 La plique a été profondément étudiée entre 1599 et 1604 par les médecin polonais de l'Académie de Zamość et les chercheurs italiens de l'Université de Padoue. Ces recherches ont été initiées par le chancelier Jan Zamoyski dont la demi-sœur Zofia Działyńska en était atteinte. Le 31 octobre 1599, le président de l'Académie de Zamość, Wawrzyniec Staringel, a envoyé par l'intermédiaire de Jan Ursyn-Niedźwiecki à Padoue une lettre, rédigée probablement par Szymon Szymonowicz, dans laquelle il demandait aux chercheurs italiens d'expliquer les causes de cette mystérieuse maladie qui se répandait de plus en plus en Pologne. Le phénomène y décrit a suscité un vif intérêt et a entamé un débat ardent à la faculté de médecine de Padoue en donnant lieu à de nombreux traités sur la plique que Jan Ursyn-Niemcewicz a personnellement recopiés et envoyés ensuite à Zamość. Celui d'Ercole Sassonia, intitulé *De plica, quam Polonii Gwoździec, Roxolani Koltunum vocant*, publié en 1600, aurait contribué à l'affiliation de la plique à la Pologne (cf. Gąsiorowski, 2013).

2 Selon Joseph Frank, qui a étudié la plique pendant près de 20 ans à l'université de Vilnius, elle était « un fléau national, résultat de contagions chroniques et de conditions locales, (...) une maladie désastreuse pour la population actuelle » qui « nuira aux générations futures » (Frank, 1848, p. 24). Son opinion est partagée par d'autres chercheurs : Carolus Kaczkowski, auteur de thèse inaugurale médico-pratique sur les effets de la *plica polonica* sur diverses parties du corps humain, publiée en 1821 sous le titre *Dissertatio inauguralis medico-practica de plicae Polonicae in varias, praeter pilos, corporis humani partes vi et effectu*; Ludovicus Knothe dans la thèse *Dissertatio inauguralis medico-practica de plica*, soutenue en 1830 ; enfin Henryk Dobrzycki dans le traité *O kołtuniej polskiej „plica polonica” zwanym* (*Sur la tresse, communément appelée „plica polonica”*), publié en 1877 (Chevalier, 2018, p. 233–242).

à l'époque de sa plus grande diffusion dans le pays, Tokarczuk écrit un très beau conte intitulé « Les enfants verts ou Le récit des événements étranges survenus en Volhynie et établis par William Davisson, médecin de Sa Majesté Jan II Casimir, Roi de Pologne », publié en 2016 aux éditions Le Contre Allée (traduit du polonais par Margot Carlier) et ensuite réédité en 2020 aux éditions Noir sur Blanc dans le recueil *Histoires bizarroïdes* (traduit du polonais par Maryla Laurent). Dans notre propos, nous allons nous référer à la version de 2020 pour étudier la figuration de la plique et ses trois fonctions dans le récit : mimétique, diégétique et idéologique<sup>3</sup>.

Comme l'indique son titre long et descriptif (Genette, 1987, p. 85), le conte narre le périple de William Davisson en Pologne, en l'an 1656, qui est convié par la reine Louise-Marie de Gonzague-Nevers à soigner son mari en campagne contre les Suédois. Le botaniste écossais quitte sa France bien-aimée, « le centre où l'on sait toujours à quoi s'attendre » (p. 11), pour s'aventurer aux confins de l'Europe, dans un pays déchiré par la guerre. Lors d'une halte dans les environs de Łuck, dans un domaine perdu au milieu des marais, les soldats du roi capturent deux enfants sauvages, couverts de mousse et de boue, à la peau olivâtre et à l'odeur de forêt humide. La découverte des enfants verts et de l'existence de leur univers végétal intrigue le médecin. Immobilisé par la fracture de la jambe, il reste dans le domaine et, pour tuer le temps, s'adonne à l'étude des plantes, des enfants verts et d'un « phénomène local » (p. 13), appelé la plique polonaise, qui l'intéresse particulièrement. Les deux derniers objets de son étude se hissent au rang des motifs qui, intrinsèquement liés ou, comme le dit Louis Vax, « anastomosés »<sup>4</sup>, constituent un élément important de la diégèse, pierre de touche de l'intrigue et déclencheur de l'étrange ou, comme dit l'auteure, du bizarre.

L'histoire des enfants verts n'est pas inventée par Tokarczuk. En tant que lectrice passionnée des mythes, contes et légendes, qui marquent sa sensibilité et nourrissent son imagination, elle la puise dans la littérature médiévale anglaise, dans l'*Historia rerum Anglicarum* de William de Newburgh. Il s'agit d'une vieille légende populaire des enfants verts de Woolpit qui seraient apparus dans le village anglais éponyme au XII<sup>e</sup> siècle (Houghton, 2007). La parenté thématique et événementielle, qui existe entre la légende des enfants de Woolpit et les « Enfants Verts » de Tokarczuk, c'est-à-dire entre l'*hypotexte* et l'*hypertexte* (Genette, 1982), est facilement repérable lors de l'étude des deux histoires. Tokarczuk en extrait

---

3 Chaque citation provenant de ce recueil sera accompagnée de l'indication de la page, mise entre les parenthèses et insérée au corps de notre article.

4 *Lanastomase*, dans le sens où l'entend Louis Vax, signifie une interférence de divers thèmes : un thème prend le relais de l'autre ou interfère avec d'autres thèmes (1965, p. 53–88).

les personnages (les enfants verts, frère et sœur, leur âge) et un schéma d'action (ils viennent d'un pays où le soleil ne brille pas et où règne une lumière crépusculaire, veulent manger uniquement des végétaux, le garçon meurt après son baptême) et le registre (le merveilleux). Toutefois, malgré de nombreuses ressemblances entre les deux histoires, le conte de Tokarczuk n'est pas une servile imitation de la légende anglaise : celle-ci ne lui sert que de « générateur de texte » (Ricardou, 1973, p. 75), de prétexte pour lancer son récit sur la plique. En la remaniant à son gré et changeant le dénouement, elle en fait une reprise décalée qui est productrice de l'originalité, de nouvelle forme et de nouveaux sens.

L'écrivaine se documente aussi en consultant des ouvrages sur l'histoire de la Pologne du XVII<sup>e</sup> siècle. Les faits et les personnages qu'elle en extrait et cite ensuite dans son conte donnent à celui-ci l'allure d'une chronique historique et renforcent sa fonction mimétique. En premier lieu, elle met en scène William Davisson, un personnage référentiel<sup>5</sup>, l'un des médecins qui étudiait au XVII<sup>e</sup> siècle la plique, dite polonaise. Ses travaux révèlent que, contrairement à un bon nombre de ses confrères, il ne la considérait pas comme une maladie, et surtout grave et contagieuse. Il admettait que c'était un accident borné à la chevelure, dû à la négligence et la malpropreté et, pour éviter sa formation, il fallait tout simplement laver souvent la tête et utiliser le peigne (Gloger, 1902). Si par contre les cheveux ou autres poils se sont mêlés en un bloc de feutrage, il fallait le couper immédiatement au moyen des ciseaux. Durant sa pratique médicale, il aurait appliqué ce traitement dans dix milles cas et c'était avec succès<sup>6</sup>. Il a aussi proposé la prophylaxie qui se basait sur des notions d'hygiène et combattait les préjugés sur la répercussion de la plique. Ce personnage historique remplit dans la diégèse la fonction du narrateur (« autodiégétique », selon la taxinomie de Genette, 1972, p. 251) et raconte les événements improbables dont il est à la fois le témoin et le héros. Ainsi, il apparente son témoignage à la fois à une chronique historique et à un récit de voyage, c'est-à-dire aux formes qui accréditent son histoire et lui donnent un simulacre d'authenticité.

Davisson décrit le phénomène précisément et en termes scientifiques :

(...) la plique polonaise, *plica polonica*, ou *kołtun* dans la langue locale : une étrange création de cheveux entortillés et serrés de diverses manières

5 William Davison (ou Davidson, Davison, Davissone, d'Avissonne), né vers 1593 à Aberdeen et mort à Paris en 1669, est un médecin, chimiste et botaniste français d'origine écossaise.

6 Davisson a présenté ses idées et ses observations sur la plique polonaise dans le traité *Commentarium in Perti Severini Dani*, publié à la Haye en 1660 et réédité plusieurs fois.

en chignon, en touffes, en mèches ou en un semblant de tresse qui rappelle une queue de castor (p. 13)<sup>7</sup>.

Il observe que c'est une affection qu'on rencontre à travers le monde, mais qui est particulièrement importante en Pologne<sup>8</sup>, surtout dans des milieux pauvres. Pour confirmer sa diffusion dans d'autres régions d'Europe, il cite ses divers noms : en Allemagne, elle est appelée *Mahrenlocke* ou *Alpzoß* ou encore *Drutenzopf*, au Danemark *Marenlok*, au pays de Galles et en Angleterre *Elvish knot*, dans la Saxe du Sud *Selkensteert* (p. 13). Il ajoute qu'elle est aussi connue en Écosse où elle est considérée comme « une coiffure ancienne », celle des païens d'antan, et « habituelle chez les tribus druidiques » (p. 13). Cette terminologie indique clairement les sources d'inspiration de Tokarczuk : l'auteure recourt aux croyances germaniques, décrites, entre autres, dans le dictionnaire allemand de 1811 *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart* de Johann Adelung (article *der Weichselzopf*) et de la *Deutsche Mythologie* de Jacob Grimm (1835). Elle y trouve les termes anciens cités ci-dessus, utilisés pour nommer les cheveux emmêlés dans l'Outre-Rhin, ainsi que l'explication de la genèse du phénomène, par excellence surnaturelle : il est attribué aux actions des esprits malins, des nains (*wichtel*)<sup>9</sup>, des elfes (*alp*), des incubes (*druten*) et d'autres forces diaboliques. Ces références aux croyances populaires de l'Allemagne, un haut lieu du fantastique dans la tradition littéraire, et aux tribus druidiques écossaises situent le phénomène et, partant, le récit qu'il génère, dans un « contexte magico-mythologique » (Sawianewska-Mochowa et Kasner, 2020, p. 183). Le clin d'œil que le narrateur fait à ce propos au lecteur, en appelant les enfants verts « des elfes polonais » (p. 25), confirme la justesse de la classification du texte dans ce registre.

Dans le conte, nous trouvons aussi quelques hypothèses, fort « contradictoires » selon le narrateur (p. 14), sur les origines du phénomène :

J'avais également lu qu'[elles] remonteraient à l'invasion de la Pologne par les Tartares sous le règne de Lech II le Noir. Il y aurait également des présomptions selon lesquelles cette mode serait venue des Indes.

---

7 D'où lui vient le nom de *plica* : racine, *plicare* (mêler, entortiller).

8 Ainsi explique-t-il l'affiliation du phénomène à la Pologne.

9 *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert attribue l'étymologie du terme *wichtel* au mot *wichteln* qui « signifie dans l'ancien langage non baptisé, zoepffe, nœud, entrelacement ». Ils ajoutent, en ridiculisant l'origine surnaturelle du phénomène, que « l'entrelacement des cheveux était l'ouvrage des enfants morts, non baptisés, qui venaient travailler à cela pendant la nuit » et que « pour perpétuer cette sottise, on a donné à la plique le nom allemand de *wichtel zoepffe* » (1757, p. 767–768). Voir aussi K. Korzon (1950).

J'entendis même émettre l'idée que ce seraient les Hébreux qui, les premiers, auraient introduit l'usage de tordre les cheveux en mèches de feutre. *Nazer* se disait d'un saint homme qui, pour la plus grande gloire de Dieu, prêtait serment de ne jamais couper ses cheveux (p. 14).

Il faut noter que ces informations sur la plique ne sont point inventées par l'auteur. La description du phénomène recouvre celle d'un autre voyageur français, Gaspard de Tende, dont les propos sur la plique, les Polonais et leur pays alimentent généreusement le conte en question. Il a séjourné à la cour du Jan III Casimir en même temps que Davisson et a rédigé, sous le nom de Hauteville, *Relations Historiques de la Pologne* (1686). Dans son image du pays, substantielle mais pleine de stéréotypes<sup>10</sup>, il reprend les idées de son compatriote Davisson, réfute la conception de la plique en tant que maladie et explique le phénomène par « l'effet d'une grande malpropreté » (1686, p. 301). Selon ses observations, cette affection n'arrive pas aux étrangers même s'ils séjournent longtemps dans le pays, car au cas où leurs cheveux commenceraient à se mêler, « ils les font aussitôt couper » et n'en tombent pas malades (Hauteville, 1686, p. 302).

Les deux attitudes opposées envers la plique qui divisaient, pendant des siècles, le milieu de médecins, divisent aussi les habitants du domaine Hajdamowicze :

Certains considéraient que c'était la manifestation d'un mal interne, et que lui, le *kołtun*, le tirait vers l'extérieur. Pour peu qu'on le tende, affirmait-on, la maladie retournerait dans le corps pour tuer son propriétaire. D'autres en revanche, et, parmi ceux-ci, le *subcamerarius* Hajdamowicz qui se voulait homme du monde éclairé, affirmait qu'il fallait raser cette plique tant elle était un habitacle de poux et d'autres vermines (p. 25).

Les détails sur les propriétés de la plique s'ajoutent à renforcer la croyance, largement répandue à l'époque, sur sa nature insolite et les préjugés qui y étaient liés (Marczewska, 2013). Nous lisons : « Le *kołtun* est supposé porteur de forces bonnes ou mauvaises, cela fait que ses détenteurs préféreraient mourir que de s'en défaire » (p. 13). En effet, dans la conscience populaire, la plique était dotée de propriétés bénéfiques et maléfiques à la

10 Ces stéréotypes, à vrai dire assez critiques, ont été pétrifiés et répandus par plusieurs rééditions en français, anglais, allemand et hollandais (cf. Libiszowska, 1992). Ils ont contribué à créer une image négative de la Pologne qui a été ensuite utilisée, pétrifiée et propagée par les philosophes pro-russes du siècle des Lumières, dont Diderot et Voltaire. Impliqués dans un jeu diplomatique qui a fait disparaître la Pologne de la carte de l'Europe, ces amis de Catherine II se sont appliqués avec ardeur à en faire une nation archaïque, barbare et superstitieuse. À ce titre voir les travaux de R. Wolszyn (1964), D. Beauvoir (1985) S. Fischer (2001) et J. Kordel (2020).

fois. D'une part, on pensait qu'elle aurait été l'effet d'un sort jeté par une sorcière ou un démon ; d'autre part, on croyait à ses pouvoirs salutaires, à sa capacité de guérir des maladies internes. Ceci explique la peur de la couper et, par-là, sa large diffusion : étant donné que ses occurrences ont été causées par une force surnaturelle ou une punition divine, elle ne pouvait pas être éliminée par la simple coupe des cheveux, car cela entraînerait de graves complications, y compris la mort de la personne atteinte<sup>11</sup>. Henryk Dobrzycki écrit à ce propos :

Face à la croyance fortement enracinée que l'entrelacement de la plique ne doit pas être dérangé, (d'où l'aversion pour le peigne), l'existence de la plique dans un lieu pareil, bien qu'il se trouve au seuil de l'Europe, est un phénomène absolument inévitable (1877, p. 70–71).

Quant aux prétendues propriétés bénéfiques de la plique, elles en ont fait une sorte d'amulette, de porte-bonheur dont les *pliqués*<sup>12</sup> ne voulait pas se séparer.

Dans « Les enfants verts », Tokarczuk n'attribue à la plique que des pouvoirs salutaires et, de plus, magiques. Elle en dote deux enfants sauvages capturés dans la forêt, appelés aussitôt les enfants verts à cause du teint étrange de leur peau, « d'un vert entre celui des petits poids jeunes et des olives italiennes » (p. 18). Leurs cheveux sont de la même couleur : les mèches qui descendent sur leur visage sont pleines de nœuds et claires, « mais recouvert[e]s d'un voile verdâtre pareil à celui des pierres moussues » (p. 18). Elles sont dotées de force insolite qui guérit le Roi de la goutte : lorsque le pied du roi s'enflamme en lui procurant des douleurs atroces, la fillette verte, appelée Ośródka, frotte l'orteil endolori du monarque de sa plique, ce qui apaise miraculeusement ses souffrances. Il en est de même pour la jambe fracturée de Davisson, traitée efficacement avec la tresse verte de l'enfant :

Un soir, Ryczowski m'amena la fillette (...). Avec mon assentiment, il lui demanda de frotter ses mèches emmêlées contre ma jambe malade comme elle avait fait pour le roi. Je me mis à gémir, ce toucher à lui seul était douloureux, mais je le supportai bravement jusqu'à ce que le mal faiblît et que l'enflure décrut. La fillette revient encore trois fois (p. 23).

---

11 C'est pourquoi le phénomène de garder la plique à des fins médicinales, fortement enraciné dans la pensée magico-mythique, a persisté en Pologne même jusqu'aux années 1960 (cf. Łopatyńska, 2013).

12 Terme employé par Jean Chevalier (2018, p. 241).

Fasciné par les propriétés magiques de la plique, Davisson se met à l'étudier. Il découvre, à sa grande surprise, que les mèches sont chaudes, comme faites de laine, et qu'elles sentent la mousse des bois. Il les compare aux « lichens qui avaient poussé entre les cheveux » (p. 24). Ces cheveux feutrés semblent être un centre où se condense et d'où rayonne le pouvoir secret des enfants. Ils constituent une sorte de « passeur de l'insolite » ou, pour emprunter les mots de Nathalie Prince, un « objet reliquaire » (2008, p. 96).

Les enfants en sont parfaitement conscients : la plique est un attribut très précieux pour eux, un élément inhérent à leur corps (le narrateur observe qu'elle « faisait un avec Ośródka », p. 28) et ils ne permettent pas au *subcamerarius*, « un homme du monde éclairé » (p. 25), de la couper. Terrifiés par ses tentatives de la perdre, ils s'y opposent vivement avec la force de leur regard féroce, perçant et anxiogène, une force qui paraît être surnaturelle :

Effrayé, le garçonnet se cacha derrière sa sœur (...), mais elle, elle semblait plus téméraire, voire arrogante ; elle fit un pas en avant, plongea son regard dans celui du maître de maison et ne le détourna aucunement, au point que Hajdamowicz se troubla. Des profondeurs de sa gorge, elle émit un grognement proche de celui d'une bête sauvage, et ses lèvres retroussées laissèrent apparaître les pointes de ses dents. Il y avait dans ses yeux une expression étrange, comme si la fillette ne connaissait rien de nos usages et nous fixait à la manière des animaux, d'un regard qui nous traversait de part en part. En outre, il y avait en elle une assurance inattendue, adulte, au point que, un instant, je ne vis plus en elle une enfant, mais une vieillarde ratatinée. Nous en eûmes tous froid dans le dos et le *subcamerarius* décida finalement de renoncer à la tonte (p. 25).

La physionomie et le comportement des enfants amène Davisson à constater qu'il a affaire à des êtres chimériques, de nature à la fois végétale, animale et humaine. Outre la couleur verte de la peau et des cheveux, leur façon de se nourrir s'avère aussi typique des plantes et fait d'emblée penser au processus de la photosynthèse : les enfants ont l'habitude de se déshabiller et de se mettre au soleil pour absorber sa lumière qui leur donne de l'énergie vitale et fait ressortir du pigment vert, dit la chlorophylle. Nous lisons :

la peau de la fillette était piquée d'innombrables petites taches vert foncé que, au premier abord, j'avais prises pour de la saleté. (...) l'enfant avait en elle quelque chose de végétal. Nous suspicions que c'était la raison qui la faisait se déshabiller et s'exposer au soleil, parce que toute plante a besoin de la lumière solaire dont elle se nourrit à travers ses membranes (p. 24).



S'il s'agit du côté animalier des enfants, ils ne le révèlent que lorsqu'ils sont effrayés : ils grognent alors comme des bêtes sauvages en montrant les pointes des dents et fixent les hommes d'un regard perçant à la manière des animaux ; se jettent à terre pour marcher à quatre pattes et cherchent à mordre ; réprimandés, ils se roulent en boule et restent immobiles un long moment. Quant à leur partie humaine, Davisson constate que leur corps ne diffère aucunement de celui des enfants ordinaires ; ils savent communiquer entre eux et même chanter.

Comme d'autres « personnages métamorphiques »<sup>13</sup> qui peuplent l'œuvre de Tokarczuk, les enfants verts appartiennent à un espace géographique bien déterminé et fort singulier. Ils viennent d'une contrée inconnue située au cœur de la forêt entourée de marais, loin du centre, de la civilisation, au « bout du monde » (p. 23). La fillette avoue que, dans ce pays, « l'éclat de la lune est pareil à celui du soleil, qui, lui, est plus sombre que le nôtre » (p. 31), les gens vivent dans les arbres, dorment en hiver ensemble dans la plus grande cavité d'un arbre serrés les uns contre les autres, ont des rêves communs, ne mangent pas de viande, communiquent avec des animaux, considèrent qu'ils sont des fruits, n'ont aucune notion de Dieu, ni dirigeants, ni seigneurs, ni paysans, ni prêtres et, après la mort, ils subissent une « métamorphose nécrotique » (Domańska, 2018, p. 29) en s'altérant en aliment pour les oiseaux et les insectes. Le narrateur ne veut pas y croire, mais les gamins et leur plique magique constituent une preuve tangible de l'existence de ce *lieu autre* (Fabre, 1992, p. 220) qui est parallèle à celui des humains. Ce site est une *hétérotopie*, telle que Tokarczuk la définit dans *Le Moment de l'ourse* :

c'est simplement un endroit différent du monde que nous connaissons. Quelque chose comme une réalité alternative qui a peut-être partagé une source commune avec la nôtre quelque part dans le passé, mais qui s'en est ensuite radicalement séparée. Ou une atopie (2012, p. 14).

Ce *no man's land*, situé à l'écart du monde et de ses atrocités (guerres, viols, villages incendiés, Moscovites et Tatares), constitue une sorte d'enclave de bonheur et de tranquillité où le peuple vert vit paisiblement en harmonie avec la nature et en fait une partie intégrante.

Au fur et à mesure que la narration progresse, la frontière entre l'humain et le vivant non humain s'estompe, le réel et l'irréel s'interpénètrent et le récit historique bascule vers le merveilleux. L'insertion de l'élément

---

13 Terme proposé par Anna Larenta pour nommer les personnages ontologiquement hybrides de Tokarczuk, tels que Marta de *Maison de jour, maison de nuit* (1998), Kłoska de *Dieu, le temps, les hommes et les anges* (1996) ou Renata du *Transfugium* (2018). (Larenta, 2020, p. 86).

insolite dans cette relation de voyage donne lieu à une curieuse forme littéraire, à un récit hybride et génériquement indécidable qui est un mélange de relation historique, fantastique et merveilleux que Tokarczuk appelle une *histoire bizarroïde*<sup>14</sup>. L'auteure en propose sa définition : c'est

un genre décrivant un monde qui dépasse nos capacités cognitives, un peu effrayant, un peu étrange, un peu pas le nôtre (...), le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui et que nous ne comprenons plus. Le monde en transition ... (2018a).

En effet, telle est l'attitude de Davisson envers la contrée volhynienne et les événements dont il est témoin : confronté à l'inexplicable, c'est-à-dire à l'émergence troublante de l'insolite au sein d'un cadre réaliste, rationnel et normalisé, il ne comprend plus rien et en est profondément dérouté, ce qui est typique du fantastique. Son impossibilité d'intégrer les événements insolites dans une logique de connaissance provoque un sentiment d'« inquiétante étrangeté » (Freud, 1971, p. 163), voire une crise de la raison qui engendre l'effroi. Toutefois, son attitude envers l'inadmissible change vite : il l'accepte en tant qu'élément immanent de la réalité, ce qui est, cette fois, propre au merveilleux<sup>15</sup>. À la fin du récit, alors qu'il rentre des marges sauvages vers le centre du monde, « là où tout reprend sens pour composer un ensemble cohérent », il s'adresse directement au lecteur et le supplie de l'aider à mieux saisir ce qu'il a vécu, « tant les lisières du monde sont propres à nous marquer pour toujours d'une impuissance mystérieuse » (p. 35). Ceci prouve que « cet ami de Descartes » (p. 11) a fini par considérer son aventure insolite comme appartenant aux possibles de la réalité qui s'avère *autre*, « impossible et pourtant déjà-là », pour reprendre l'expression de Charles Nodier.

Avec le motif des enfants verts venus d'un ailleurs inconnu, Tokarczuk tisse une réflexion subtile sur l'altérité, ce qui donne à son histoire la couleur d'un conte philosophique. Au début, les enfants piqués font peur aux hommes. Lorsque les soldats les capturent dans la forêt, ils les traitent comme des animaux sauvages : ils les attachent comme des chevreuils et jettent en travers de la selle de deux cavaliers et, une fois arrivés au domaine, tiennent sous clé dans un bâtiment de dépendance. Cependant, les gamins ne montrent aucune hostilité envers leurs hôtes, ne constituent

14 Le titre du conte traduit parfaitement ce syncrétisme générique.

15 Dans le merveilleux, le surnaturel n'est pas anxiogène, car il apparaît comme la substance même de l'univers, sa loi, son climat, c'est pourquoi il n'effraie pas et n'étonne pas le héros. Dans le fantastique, par contre, il est perçu comme un phénomène autre, inadmissible, anormal, bouleversant le monde du même et c'est pourquoi il fait peur au héros et ne peut pas être accepté par lui (Prince, 2008 ; Bizek-Tatara, 2016).

aucun danger pour eux, car ils sont petits, maigrichons et complètement inoffensifs. La peur qu'ils génèrent est due à leur altérité que les hommes ne connaissent pas et ne comprennent pas. Leur anormalité effraie, car elle est incompatible avec les lois de l'expérience commune et échappe aux explications rationnelles. La peur dérive

du sentiment d'un équilibre ébranlé, d'une certitude qui s'écroule : cet équilibre, cette certitude ne sont rien d'autre que la confiance en la maîtrise rationnelle de la réalité (Jourde et Tortonese, 2005, p. 36).

Ce n'est d'ailleurs rien de nouveau, car, comme a justement observé Howard Philippe Lovecraft, « le genre le plus ancien et le plus fort de la peur est la peur de l'inconnu » (Lovecraft, 1969, p. 35).

Ces petits êtres étranges non seulement s'avèrent être inoffensifs, mais aussi bienveillants envers leurs hôtes. La fillette utilise les propriétés magiques de sa plique pour guérir le roi et son médecin. Elle apprend à vivre avec eux (son frère meurt après leur baptême), à s'habiller, manger et se comporter comme les habitants du domaine. Ceux-ci acceptent sa présence, viennent la voir et avant tout l'écouter, car elle leur parle de sa contrée insolite et du peuple vert qui vit heureux dans ses nids de feuilles au cœur de la forêt volhynienne. Ce pays merveilleux inconnu n'est point effrayant, au contraire : il les attire, les fascine et, en fin de compte, les séduit, car ils le préfèrent à la morne réalité familière. La dernière nuit avant le départ de Davisson, toute la descendance du lieu, les enfants et les adolescents, disparaît du domaine sans laisser la moindre trace, trente-quatre personnes en tout. Le jeune Ryczowolski, homme cultivé et rationnel que le médecin voyait déjà à ses côtés à la cour de France, s'en va avec eux. Ils fuient « vers le monde lunaire » (p. 34), vers le pays de cocagne du peuple vert. Quant au narrateur, il pleure en quittant Hajdamowicze « sous le coup de [sa] profonde émotion », due peut-être au regret de ne pas être parti avec eux (p. 34).

L'histoire se solde par un *happy-end* : les jeunes habitants du domaine renoncent à leur triste réalité, s'ouvrent à l'inconnu et passent à un *autre* monde. Ils espèrent y retrouver une existence meilleure, sans guerre et violence, sans hiérarchies et obligations, et vivre en symbiose avec le peuple vert, les animaux et les végétaux. Encore une fois, Tokarczuk pose des questions sur la condition de l'homme, sa place dans le monde et son attitude envers la nature. Elle n'en donne pas de réponses, mais la fin heureuse de l'histoire, ainsi que la valorisation de l'altérité et de la contrée utopique des enfants verts permettent d'y retrouver sa vision du monde par excellence écocentrique (Tokarczuk, 2018b). L'écrivaine laisse son lecteur avec la réflexion que si un paradis existe, c'est dans la nature.

Nos analyses révèlent que la figuration de la plique est conforme au savoir sur ce phénomène qu'on avait au XVII<sup>e</sup> siècle : pour les uns, le pliage des cheveux était dû au manque d'hygiène et, pour s'en débarrasser, il suffisait procéder à la coupe de la tresse ; pour les autres, c'était une maladie causée par des forces surnaturelles qui ne pouvait pas être simplement guérie au moyen des ciseaux, car la coupe entraînerait de graves complications. La description du phénomène est détaillée et englobe des hypothèses sur sa genèse, ses diverses appellations dans plusieurs pays et des croyances qui y étaient associées.

Outre cette fonction mimétique, la plique remplit la fonction diégétique : liée inextricablement aux enfants verts venus d'un ailleurs inconnu et dotée de pouvoirs magiques, elle fait glisser le récit historique à la fois vers le merveilleux et le fantastique, en donnant ainsi lieu à une nouvelle forme littéraire – une histoire bizarroïde. Le peuple vert pliqué et sa contrée utopique donnent à l'écrivaine l'occasion de parler des sujets qui lui sont chers, notamment de l'altérité et de sa conception du monde qui n'est plus anthropocentrique, mais écocentrique : pour être heureux, l'homme doit s'ouvrir à l'autre et vivre en symbiose avec la nature.

L'ancrage de l'action dans la Pologne du XVII<sup>e</sup> siècle et la mise en scène des événements improbables ne nuisent aucunement à l'actualité de ce message car, comme l'a dit Stanisław Cat-Mackiewicz, « un récit historique est toujours un document sur l'époque à laquelle il a été écrit, sur l'époque dont il parle » (1957, p. 11). Et Antoni Smuszkiewicz ajoute :

Des événements insolites situés dans un espace complètement autre, où les lois de la nature, inconnues sur la Terre, sont en vigueur, concernent toujours, dans une certaine mesure, la réalité dans laquelle l'auteur de ces bizarreries vit et crée (2012, p. 7).

#### BIBLIOGRAPHIE

- Adelung, J. (1811). *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart*. Wien: Bauer.
- Beauvois, D. (1985). Voltaire était-il antipolonais ? *Les Cahiers de Varsovie* 10, 41–55.
- Bizek-Tatara, R. (2016). *Lenvers étrange du quotidien. Le fantastique de Jean Muno*. Lublin: Wyd. UMCS.
- Cat-Mackiewicz, S. (1957). *Dostojewski*. Warszawa: PIW.
- Chevalier, J. (2018). Histoire d'une maladie qui n'a jamais existé : la plique polonaise ! *Histoire des sciences médicales* 2, 233–242.
- Davisson, W. (1660). *Commentarium in Perti Severini Dani*. Haye.

- Diderot, D. et D'Alembert, J.R. (éds.), (1751). *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 12. Paris: L'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse.
- Dobrzycki, H. (1877). *O kołtunie pospolicie „plica polonica” zwanym*. Warszawa.
- Domańska, E. (2017). *Nekros. Wprowadzenie do ontologii martwego ciała*. Warszawa: PWN.
- Fabre, J. (1992). *Le miroir de sorcière. Essai sur la littérature fantastique*. Paris: Corti.
- Ficher, S. (2001). *L'Image de la Pologne dans l'œuvre de Voltaire*. Oxford: Voltaire Foundation.
- Frank, J. (1848). *Mémoires biographiques de Jean-Pierre Frank et Joseph Franc son fils, rédigés par ce dernier*. Leipzig [manuscript].
- Freud, S. (1971). *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris: Gallimard.
- Gąsiorowski L. (1839). *Zbiór wiadomości do historii sztuki lekarskiej w Polsce od czasów najdawniejszych aż do najnowszych*, t. 1. Poznań: Czwalińska. Censor.
- Gąsiorowski, S. (2013). Plica Polonica, czyli kołtun polski w XVI-XVII w. *Rocznik Przemyski* 41, 3-15.
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Paris: Seuil.
- Genette, G. (1982). *Palimpsestes*. Paris: Seuil.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris: Seuil.
- Gloger, Z. (1902). *Encyklopedia staropolska ilustrowana*. t. 3. Warszawa: P. Laskauer i s-ka.
- Grimm, J. (1835). *Deutsche Mythologie*. Göttingen: Dieterich.
- Haughton, B. (2007). *Hidden History: Lost Civilizations, Secret Knowledge and Ancient Mysteries*. New Jersey: Weiser.
- Hauteville (1686). *Relations historiques de la Pologne*. Paris: Jacques Villery.
- Jourde, P. et Tortonese, P. (2005). *Visages du Double. Un thème littéraire*. Paris: Colin.
- Kordel, J. (2020). *Królestwo anarchii. W poszukiwaniu nowożytnych wyobrażeń o Rzeczypospolitej i jej mieszkańcach*. Warszawa: Narodowe Centrum Kultury.
- Korzon, K. (1950). *Polonica w „Encyklopedii” Diderota*. *Pamiętnik Literacki* 41, 1072–1081.
- Larenta, A. (2020). Metamorficzność postaci w twórczości Olgi Tokarczuk. *Białostockie studia literaturoznawcze* 16, 83–113.
- Libiszowska, Z. (1992). Les Français en Pologne au XVII<sup>e</sup> siècle. *Acta Universitatis Lodzianensis. Folia Litteraria* 33, 133–144.
- Lovecraft, H.P. (1969). *Épouvante et surnaturel en littérature*. Paris: Christian Bourgois.
- Łopatyńska, H.M. (2013). *Kołtun pilnie poszukiwany*. Muzeum Etnograficzne im. Marii Znamierowskiej-Prüfferowej w Toruniu. <http://etnomuzeum.pl/koltun-pilnieposzukiwany/>.

- Marczewska, M. (2012). *Ja cię zamawiam, ja cię wypędzam... Choroba. Studium językowo-kulturowe*. Kielce: Instytut Filologii Polskiej UJK.
- Milewska-Ważbińska, B. (2020). *Między medycyną a literaturą. Parateksty łacińskich traktatów o kołtunie jako przejaw renesansowej erudycji*. *Analecta: Studia i materiały z dziejów nauki*, 2, 115–126.
- Prince, N. (2008). *Le fantastique*. Paris: Colin.
- Ricardou, J. (1973). *Le Nouveau Roman*. Paris: Seuil.
- Sawaniewska-Mochowa, Z. et Kasner, M. (2020). Wariacje semantyczne pojęcia kołtuna w wybranych tekstach kultury polskiej i litewskiej. *LingVaria* 15 (1), 179–198.
- Smuszkiewicz, A. (2012). Wstęp. In: R. Kochanowicz, D. Mrozek i B. Stefaniak, *Fantastyka w obliczu przemian*. Poznań: Wyd. Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk, 7–9.
- Szumowski, W. (1935). *Historja medycyny filozoficznie ujęta*. Kraków: Skład Gebethner i Wolf.
- Tokarczuk, O. (2012). *Moment niedźwiedzia*. Warszawa: Wydawnictwo krytyki politycznej.
- Tokarczuk, O. (2018a). Nasz bizarny świat, rozm. A. Pawlicka. *Newsweek*. <https://www.newsweek.pl/polska/spoleczenstwo/olga-tokarczuk-o-literaturze-pis-i-tym-czy-bedzie-rewolucja/lvc66zn><https://www.newsweek.pl/polska/spoleczenstwo/olga-tokarczuk-o-literaturze-pis-i-tym-czy-bedzie-rewolucja/lvc66zn>
- Tokarczuk, O. (2018b), *Ja już jestem takim trochę robotem*, rozm. E. Padol. <https://kultura.onet.pl/wywiady-i-artykuly/olga-tokarczuk-ja-juz-jestem-takim-troche-robotem-wywiad/6zknwet>
- Tokarczuk, O. (2020). *Histoires bizarroïdes*. Paris: Noir sur Blanc.
- Vax, L. (1965). *La séduction de l'étrange*. Paris: PUF.
- Wołoszyn, R. (1964). *Polską w opiniach Francuzów XVIII w.*, Warszawa: PWN.

**Renata Bizek-Tatara** – professeure à l'Institut de Langues et Littératures Modernes à l'Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin. Elle consacre ses recherches aux lettres belges francophones et, en particulier, au fantastique et au roman d'extrême contemporain. Elle est l'auteure la monographie *L'étrange envers du quotidien. Le fantastique de Jean Muno* (UMCS, 2016) et la coauteure du livre *Belgiem być. Fikcja i tożsamość we francuskojęzycznej literaturze Belgii od końca XIX do XXI wieku* (2017), ainsi que de nombreux d'articles sur la littérature francophone.

**Małgorzata Wrześniak** – professeur à l'Institut d'Études des Cultures et Religions à l'Université Cardinal Stefan Wyszyński de Varsovie. Ses recherches portent sur la théorie de l'art, l'histoire de l'esthétique et des doctrines artistiques et, en particulier, sur l'histoire de l'expérience

esthétique des anciens voyageurs polonais, ainsi que sur des questions liées à la persistance des significations symboliques dans la culture européenne. Elle s'intéresse à la culture artistique de Florence où elle organise des expositions et anime des séminaires internationaux sur la réception des chefs-d'œuvre florentins. Auteure de plus de 80 publications (livres, articles scientifiques, textes curatoriaux).

